

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

Un an - - - - \$2.00
Six mois - - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - Quinze francs
Six mois - - - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795

Plebiscite du

JOURNAL DE FRANCOISE:

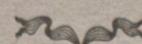
Les femmes doivent-elles avoir le droit d'etre **ELECTRICES?**



...SOMMAIRE...



- Les gants (poésie).....Albert Lozeau
- Desespérance (poésie).....Jean d'Agrève
- Notre Concours.....La Directrice
- Ne pas confondre.....Françoise
- Les Coiffes de Sainte-Catherine.....Colomline
- A' travers les livres.....Le Liseur
- Le plaisir de faire plaisir..... Mathilde Casgrain
- Un plébiscite.....La Directrice
- L'Exposition de la Tuberculose.....Françoise
- Correspondance.....A. Godeau
- Les Oeuvres poétiques de Louis Fréchette.....Françoise
- Rectification du vocabulaire.....Françoise
- La Peur.....Pierre Mille
- Conseils utiles. Recettes faciles, etc.
- La Route s'achève (feuilleton)..... Jean Saint-Yves



MADAME
CHARLES VEZINA

Modiste
Tailleur

221 Rue Amherst,
MONTREAL.

La seule Modiste à Montréal qui
livre son ouvrage en 6 jours.



Chez moi, vous n'attendez pas des semaines pour vos
toilettes, car j'ai toujours les Modistes nécessai-
res pour livrer tous mes ordres 6 jours après la
commande donnée.



Jamais Trompées,
Jamais Désappointées

SPECIALITÉ :

Teinture de Fourrures, Nettoyage et Réparations.

TELEPHONE
EST 2005

COSTUMES

Manteaux d'Hiver

TOILETTES

ROBES

BLOUSES

ETC.



Nous acceptons les ré-
parations en tous genres
de fourrures.



Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3^{ème} samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :

Un an - - - \$2.00
Six mois - - - 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION :

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - Sept francs
Strictement payable d'avance

CHAMBRE 44

20 rue Saint-Jacques,
MONTREAL

ADMINISTRATEURS

VALIQUETTE & DUBE

Tel. Bell Main 3795



LES GANTS

*Quand elle met ses gants, je l'aide, et c'est très long :....
Nous sommes tous les deux dans le petit salon
Qui retient le parfum de sa robe d'automne.
Elle me tend ses mains; j'hésite, je tâtonne:
Ses doigts sont délicats, fuselés, élégants!
Je les baise à loisir, quand je lui mets ses gants!
Je prolonge - elle est bonne et tendre - ce manège,
Et je goûte longtemps cette vivante neige
Chaude comme le sang du coeur qu'elle m'offrit;
Et pendant que je tiens ses doigts clairs, elle rit!
--Et s'ils sont pas bien mis, les gants ?--On recommence!*

*Jeu d'enfants ou jolie... O divine démence !
Les poètes aimés tour à tour vous diront
La caresse des doigts de femme à votre front,
Et l'exquise douceur de la chair féminine,
Et la bouche tremblante effleurant la main fine!
Mais elle a mis ses gants, sans mon aide, à la fin.*

*Je regarde ses yeux humides gris de lin
Avec tant de regrets subits et de prières,
Que souriante et rose et joignant ses paupières,
Elle se penche et vient offrir à mes baisers
L'amour qui luit au fond de ses beaux yeux baissés!*

ALBERT LOZEAU.



DESESPERANCE.

*Poitrinaire à vingt ans ! Quand tout chante en
[moi-même,
Q'une étoile à mon front se pose, y fait son nid ;
Quand tout se cherche et vole enjivré, quand tout s'aime,
Se rapproche, s'unit !*

*Mourir, avant d'avoir pu sortir de l'enfance,
Ne sachant rien encore de ce qui peut griser,
Mourir le cerveau plein de rêve, d'espérance :
Trop plein... à se briser !*

*Mourir, mourir, mourir, quand je m'éveille à peine
Aux divines splendeurs d'un monde adolescent ;
Quand une femme est là, dont les baisers, l'haleine,
Met du feu dans mon sang ;*

*Avant d'avoir fini de sculpter dans un marbre,
L'oeuvre que je portais tout au fond de mon coeur ;
Oh! mourir par le tronc, comme périt un arbre,
Sous la mousse vainqueur !*

OTTAWA.

JEAN D'AGREVE.



GRAND CONCOURS**LITTÉRAIRE
ET
HISTORIQUE**

Sous le patronage de Sir Alphonse Pelletier,
Lieutenant-gouverneur de la Province
de Québec.

DERNIER ECHO DU III^e CENTENAIRE

Le JOURNAL DE FRANÇOISE donne en concours la composition d'une courte nouvelle dont l'action devra prendre place à Québec, au temps de Champlain et de madame de Champlain. (1620-1624).

- 1^{er} Prix : Vingt-cinq dollars.
2^eme " Quinze dollars.
3^eme " Dix dollars.
4^eme " Cinq dollars.

Juges du Concours :

Mme F.-L. Bélique, Mme A. Turgeon, (Québec), M. A.-D. De Celles (Ottawa), M. Lucien Régnier, M. Fernand Rinfret.

CONDITIONS

1. La nouvelle ne devra pas dépasser deux mille mots.
2. Autant que possible, elle devra être écrite au clavigraph et sur Rainier, M. Hector Garneau, M. Fernand Rinfret, pseudonyme.
4. Le concours, commencé le 7 novembre, se terminera le 31 décembre.
5. Le concours est ouvert à tous.

LA DIRECTRICE.

Notre Concours

Nous sommes heureuse de constater la bonne impression créée, dans le public, par notre concours littéraire et historique.

De tous côtés nous arrivent les plus chaudes félicitations, ainsi que des lettres demandant certains renseignements que nous nous empressons de donner ici.

Nous prions nos collaborateurs de considérer que la nouvelle, que nous offrons en concours, est surtout une œuvre d'imagination, qui doit, cependant, être placée dans un cadre historique.

Et ce cadre doit comprendre les personnalités intéressantes du fondateur de la colonie, Samuel de Champlain, et de sa jeune épouse, Hélène Boullé. L'épisode, naturellement, se passera au Canada.

Il n'est pas nécessaire que Champlain et Madame de Champlain soient les héros de cette nouvelle. Nous exigeons seulement qu'ils s'y meuvent, leur action fut-elle des plus humbles.

Certes, le rôle joué par madame de Champlain dans notre histoire est assez effacé, mais il laisse tout de même une large place à la fiction. Sans aucun doute, il sera agréable aux concurrents d'entourer de dentelle cette figure gracieuse et jolie, qui eut, cependant, le tort de ne pas vouloir vieillir aux côtés de son héroïque époux.

Tous sont invités à prendre part à ce concours destiné à clore l'année mémorable du troisième centenaire.

Les prix offerts aux concurrents sont de nature à créer parmi eux la plus grande émulation.

Nous devons, pour notre part, remercier les généreux amis du "Journal de Françoise" qui se sont empressés de souscrire pour nous aider à offrir des prix dignes de ce travail méritoire. Nous donnerons en temps et lieu, les noms de ces donateurs auxquels viendront encore s'ajouter, nous n'en doutons pas, plusieurs autres qu'entraînera un si puissant exemple.

L'effort que tente, dans le domaine littéraire, le "Journal de Fran-

çoise" au moyen d'un travail supérieur offert à d'intelligents concurrents, a droit il nous semble, à un encouragement tangible de la part de nos compatriotes.

Nous procurons à la génération studieuse actuelle une occasion de revoir plus particulièrement les pages d'une époque peu connue, ou malheureusement trop négligée, de notre Histoire. Des correspondants nous ont fait l'honneur de signaler ce procédé comme étant "sympathique et plein de patriotisme," et nous osons nous flatter que nous méritons cette appréciation.

Le concours sera clos au dernier jour de décembre 1908.

LA DIRECTRICE.

Ne pas confondre

M. le juge Lemieux me pardonnera l'indiscrétion que je commets en livrant sa lettre à la publicité. Elle constitue la meilleure rétractation que je puisse offrir, si rétractation j'avais à faire. Car, je n'ai jamais voulu laisser croire que l'ovation faite, il y a cinquante ans, à l'honorable François Lemieux, avait eu pour héros, le juge actuel, l'honorable F.X. Lemieux; si je n'ai pas précisé davantage, c'est que je savais l'explication parfaitement inutile. Qui pourrait songer à confondre cet honorable François Lemieux, député il y a cinquante ans passés, avec le dispos et ingambe juge Lemieux d'aujourd'hui? — FRANÇOISE.

Québec, 10 novembre 1908.

Très chère Françoise,

Vous voyez que je m'y prends de la plus suave des manières pour vous ramener à de meilleurs sentiments à mon égard.

Que vous ai-je donc fait pour me représenter, sans pitié, dans des lignes, d'ailleurs charmantes, comme un Mathusalem chargé de lustres et pliant sous le poids de 95 ans révolus?

C'est à y perdre la tête: surtout quand on fait des efforts journaliers

pour paraître pimpant, vert, guilleret, et "non mûr" pour le chloroforme.

Malheureuse! Dans votre dernier numéro, vous m'attribuez un triomphe organisé en mon honneur, par les dames de Lévis, à la suite d'une élection que j'aurais remportée en 1854!

Vous vous êtes trompée d'enseigne, car il s'agit de mon ancêtre, l'honorable François Lemieux, personnage important, célibataire convaincu et fort sensible aux attentions publiques et privées des dames, mort il y a déjà quarante-quatre ans!

Et voilà ce que vous appelez: Dire vrai et faire bien!

Vraiment, je ne puis me résoudre à croire que cette substitution a été faite avec préméditation et avec "malice aforethought".

S'il en était ainsi, votre punition serait vos regrets que vous ne manquerez d'éprouver en songeant aux ennuis que vont causer à ce cher sir Wilfrid, les missives des détresseurs des infirmités et faiblesses des juges, sollicitant la succession de mes tricorne et simarre!

Je vous pardonne, chère Française, mais de grâce, n'y revenez pas.

Un ami,

F.-X. LEMIEUX,

Juge âgé de 57 ans!

Nos félicitations à notre grand confrère "La Patrie" qui vient de commencer dans sa page illustrée du samedi, la publication des aventures de Buster Brown. Ce sympathique petit personnage dont la réputation est parvenue jusqu'en Europe, nous repose des inepties du malheureux Timothée.

Il est certain que la mode actuelle réclame dans les chapeaux, un goût impeccable. Jamais les chapeaux n'ont joué un aussi grand rôle que ceux confectionnés par le Salon de modes, MILLE FLEURS, parce qu'ils sont faits par des modistes de tout premier ordre.

Les Coiffes de Sainte-Catherine

Vingt-cinq novembre, jour de la Sainte-Catherine, patronne des vieilles filles, selon la tradition, un jour de fête triste, parce que le glas des morts tinte encore à nos oreilles. Le soleil, coiffé de brume, laisse filtrer des rayons pâles ainsi que les cheveux dédorés de la sainte, le temps est lourd et gonflé comme un sein oppressé de sanglots. Dans les arbres dépouillés, le vent soupire, regrettant, sans doute, les jolies feuilles bruissantes dont les squelettes s'entrechoquent sous les pieds des passants furtifs.

Par contre, les foyers s'éclairent à la flamme des fournaies ronronnantes, l'intimité se fait plus grande. On sent le besoin de se rapprocher, de se raconter des histoires et de s'asseoir plusieurs à table pour se communiquer une gaieté que la nature nous refuse. Tout est prétexte à veillée et à sauterie. Si les éclats de rire défont, si la conversation menace de s'éteindre, on taquine les vieilles filles, on les prend pour cible de mille facéties plus ou moins réussies. Les plus cruelles, sous le masque de la pitié, criblent de petits dards empoisonnés les pauvrettes rougissantes. Des jeunes femmes qui traitent leur mari en américaines à la maison, ne savent quelles châteries inventer devant celles qui sont privées de leur "soutien naturel". Les yeux à l'envers, à demi pâmés, ces mauvaises riches, prodigues de mots doux: "mon gros chat", par-ci, "mon noir", par là, donnent le spectacle d'une félicité supraterrestre devant ces affamées, supplice renouvelé des Tantales: donnant l'appétit d'une jouissance qu'elles ne connaîtront jamais, ces pauvres (?) vieilles filles!... Et les sottises qui disent hors de propos: "Vous êtes comme à l'âge de quinze ans. On ne vous donnerait jamais votre âge. — Comme vous êtes bien

conservée!..." Les étourdis: "J'étais enfant, et vous portiez des robes longues." Les bonnes âmes un peu bébêtes: "Ne vous mariez pas allez, les hommes sont si infâmes!..." Et les jeunes mamans qui viennent leur mettre le bébé sur les genoux: "Tu ne dances pas toi, garde donc le petit, pendant que je vais faire un tour de valse." La valse s'éternise, et la mère ne revient à son nourrisson qu'après la soirée.

Autrefois, on parait les victimes pour les traîner au supplice. Les temps n'ont guère changé, le jour de la Sainte-Catherine ressemble à une Pâque fleurie. Et ce sont les vieilles filles elles-mêmes, qui, silencieusement, à pas menus disposent avec art les palmiers, les œillets, les plantes d'hiver et donnent à nos salons l'aspect de parterres auxquels il ne manque que le chant des oiseaux et le soleil. De partout monte cet arôme acre de la tire qui bout, la tire, cette friandise nationale, accompagnement obligato de la fête des vieilles filles. Chez le pauvre et chez le riche, l'or fluide de la "tire qu'on étire", vole de bras en bras comme un écheveau de laine qu'on dévide, et les lingots s'amoncellent dans les plats blancs. Les petits, heureux, battent des mains, et louchent en regardant les bonbons succulents incrustés d'amanthes.

Le nuage lourd crève, et des étoiles blanches s'accrochent aux vitres.

— De la belle neige neuve pour les pralines de ce soir!

La fillette qui sent au bout de son fin soulier, le piétinement de son premier bal, interroge la route qui blanchit, là-bas. Le premier tintement des grelots lui annonce l'arrivée, ce soir, peut-être... du beau cavalier qui, en la faisant danser, lui offrira son cœur, tandis que la grande sœur, celle que l'on fête ce soir,

par dérision, et qui n'attend plus personne pour avoir trop attendu en vain, ne voit dans la bordée de la Sainte-Catherine que le lin glacé des linceuls qui enroule son âme pour l'ensevelir toute vivante. La fête de ce soir qui la contraindra à sourire du sourire des martyrs sous la griffe des lions, c'est la pelletée de terre annuelle jetée sur sa jeunesse, encore si près d'elle, que sans les méchants qui sont là pour lui en rappeler la fuite, elle la croirait en plein épanouissement! Son miroir lui renvoie toujours l'image restée jeune de ses traits que le vice n'a pas flétris. Elle se sent toute vibrante et toute illusionnée comme aux jours de sa prime adolescence. Le dépit n'a pu crispé sa lèvre puisqu'elle n'a jamais eu que des paroles de mansuétude et de pardon à laisser tomber de sa bouche. Il lui semble plutôt que son esprit est plus subtil étant plus éclairé. Parce qu'il a souffert, son cœur devine et comprend les douleurs des autres. Le sens de la vie lui arrive seulement. Elle a le sentiment de s'éveiller, quand il lui faut se replier sur elle-même, se consumer sans la joie d'éclairer...

Et la neige tombe, tombe toujours. Son poids si léger l'étouffe, la joie de tous lui fait mal... Ah! pouvoir se cacher et pleurer à son aise la banqueroute de sa vie, pouvoir mourir en criant le mal dont elle expire: de n'avoir pu assouvir cette faim d'aimer qu'on a constamment surexcitée en elle par toutes sortes d'apéritifs. Tomber toute vivante dans l'indifférence et l'oubli avec le caractère romanesque qu'on lui a fait, croiser ses mains sur sa poitrine sans avoir connu l'étreinte des amoureux que la poésie a chantée sur tous les tons... Coiffes de Sainte-Catherine, bonnets dérisoires plus épineux au front que la couronne du Christ, qui donc a inventé cette torture aussi odieuse que la question et l'inquisition elles-mêmes? Qui donc jette en guise de mantille la cendre des pénitents bibliques sur ces fronts qu'aucune défaillance n'a courbés? Quelle main d'empoisonneuse a versé la mort dans

cette coupe finement ciselée et qui ne devait donner que de douces ivresses et de saintes extases. C'est toi, Société marâtre, toujours toi, qui distillas en cette âme, le venin dont elle meurt. Tu avais le devoir d'élever cette jeune fille pour elle-même, pour l'humanité, et tu la formes exclusivement pour l'homme, pour son plaisir, pour son caprice. Tu prépares les voies de ce Messie incertain, tu contrains les gosiers à moduler le "rorate coeli", tu soignes la mise en scène, tu forces même la jeune fille à préparer le trousseau, les fins dessous festonnés par la patience de ces jeunes fées, tandis que sur une toile invisible la pensée brode mille tendres fantaisies du fiancé imaginaire... Et le mari attendu ne vient pas... Toute la fantasmagorie croule faute de héros, l'ombre descend dans cette âme éteinte, satellite privée de lumière. Toutes ces précieuses dentelles, ces jupons à volants, ces chemises enjolivées jaunissent au fond des tiroirs fermés, car la main qui fit ces créations aériennes n'oseraient les tirer de leur cachette parfumée... On ne profane pas par un usage journalier le linge fin des épousailles, parce qu'un secret espoir reste au cœur quand même, on irait plutôt en lambeaux...

Tu le sais bien pourtant que toutes les femmes ne sont pas aptes au mariage par nature ou par tempérament. Il naît beaucoup plus d'enfants du sexe féminin que du sexe masculin... est-ce à croire, comme certains hommes semblent l'interpréter, que l'homme doit suivre l'exemple des patriarches et alterner de Sarah à Agar?

Les femmes, parce qu'elles sont plus sobres, avec des habitudes de vie plus régulières vivent plus longtemps que les hommes. Il faut donc en conclure que pour des raisons économiques — dont on ne peut comprendre les raisons encore — il est dans l'ordre naturel que la femme n'ait pas de mari ou bien qu'elle en soit privée à certain moment de son existence; à l'âge souvent où elle ne doit attendre sa subsistance que de

son travail, les parents les plus proches, les protecteurs naturels étant, eux aussi, disparus. Il incombe donc à ceux qui font l'éducation de la jeune fille de la préparer à sa mission. Non-seulement, on doit en faire une créature de devoir et de raison, mais l'outiller pour la lutte de la vie. Sans lui inspirer le dédain et le mépris de l'homme, lui apprendre à s'en passer et ne pas faire du mariage ou du cloître les wagons de "première", où, seules les privilégiées peuvent voyager, ayant le droit de mépriser les autres, les voyageuses de "deuxième", ces quantités négligeables, cette chair à souffrance bousculée, rudoyée, si voisine du char à bétail. L'amour manquant à ces existences solitaires, trouver dans le ciel une étoile plus haute et plus sûre, qui ne voile pas sa face aux jours sombres afin d'orienter sa barque vers le large. Au lieu de comparer la vieille fille à une plante stérile condamnée à sécher sur place, enseigner à la jeunesse le respect de ces dévouements obscurs et désintéressés, déifier le devoir et la charité, et montrer par quel miracle de l'esprit sain, ces vierges sans époux deviennent mères, les générations d'âmes qu'elles mettent à la lumière et à la vie, aussi nombreuses que les étoiles du ciel et le sable de la mer.

Placez sur de hauts piédestaux, les Jeanne d'Arc et les Mance. Que serait-il advenu de la France et du Canada sans ces femmes qui, au lieu d'un enfant, portent toute une race en leurs bras?...

Sans doute la morale et le destin des races progressistes veulent qu'il y ait le plus possible de femmes-épouses et mères. Mais ne se marie pas qui veut, et ne pas prévoir dans ses calculs les oubliées du mariage, ô Société écervelée, c'est d'une mère inconséquente, quand on songe que les hommes sont de plus en plus réfractaires au mariage, n'osant guère embrasser un devoir parfois trop lourd pour leur courage et leurs ressources, redoutant les surprises de l'hymen, "Le toujours! jamais!" du mariage, donne la chair de poule aux plus braves...

Dans ces conditions, ne vaut-il pas

mieux ignorer l'homme hypothétique et dire bravement à la jeune fille. Travaille, étudie, sois médecin, infirmière, dactylographe ou comptable, mais sois une personnalité, sois quelqu'un. Si tu désires être libre, fière et pure, mets-toi indépendante de l'argent masculin. Apprends le prix d'une piastre gagnée, si tu veux connaître le sens de l'économie!...

Les jeunes gens eux ne sont pas dressés en vue du mariage. On se contente d'en faire des hommes sains, honnêtes, éclairés, par le fait ils se trouvent à être des candidats recommandables au mariage, pourquoi en serait-il autrement de la femme?... Pourquoi est-on à la suggestionner sans cesse qu'elle n'est pas apte aux hautes sciences, que la cuisine est son domaine et le pot-au-feu son horizon... et qu'elle ne peut, sans déchoir, sortir de là. Sans doute nous avons une hérédité chargée, tout un lourd passé de coquetterie, de papotage, d'ignorance, de paresse et de sensiblerie, à briser, pour voler vers les hautes sphères où quelques femmes déjà trônent, lumineuses d'espoir et de régénération.... Le petit garçon arrive à l'étude avec un cerveau tout façonné en vue de sa destinée, les sillons sont creusés, il n'y a plus qu'à y jeter des idées.

Tandis que la femme est tenue de pétrir elle-même la matière grise de sa pensée d'y graver les circonvolutions avec le burin du travail, quand elle n'a pas à brûler les vieilles souches des préjugés reçus et respectés. Mais songez donc, comme les rares fleurs qu'elle peut tirer de cette terre stérilisée lui coûtent cher, et comme on doit avoir du respect pour celles qui savent tirer parti d'un fonds aussi ingrat. Pourtant, écoutez le doux prophète Tennyson, chantant la femme de l'avenir, "Maîtresse d'apprendre tout sans sortir de sa nature".

3oucles dansantes, mains rouges, corsages plats, pieds gourds, robes étriquées, caricaturés, mis en vaudeville, que l'on devrait vénérer comme on baise sur les saintes faces les crachats et la poussière qui font hi-

deuses la tête adorable du Christ. Mais elles rehaussent pourtant l'idéal féminin aux yeux de ceux qui comprennent le prix d'une âme, ces nobles et saintes vieilles filles.

Signe des temps réjouissants, les coiffes de Sainte-Catherine se modifient à leur avantage. Elles deviennent de plus en plus coquettes et jolies à porter. Béret, bonnet carré, étamine légère sculpturalement drapée, "pleureuses" des infirmières, guimpes aux ailes éployées, et même couronne royale comme à la princesse Victoria, "The royal old maid". Elles se feront toujours plus aériennes, pour finir en halo, comme autour du front élargi de la sainte, radieux reflet de la science, du travail et de la charité.

COLOMBINE.

A Travers les Livres, Etc

"Edmond de Nevers, penseur et artiste," est le titre d'une brillante conférence, faite, à Woonsocket, par Henri d'Arles, qui nous en a gracieusement adressé le texte.

C'est avec une véritable émotion que nous en avons pris connaissance. Edmond de Nevers a été un collaborateur de la première heure du "Journal de Françoise", auquel il n'a jamais ménagé ni son amitié, ni son encouragement, et rien de ce qui le concerne ne peut nous laisser indifférent. Nous avons donc été heureux de constater dans quels termes magnifiques et touchants, le conférencier a parlé de l'œuvre et de la personnalité sympathique de notre grand écrivain canadien.

Nous regrettons que le cadre restreint du "Journal de Françoise" ne nous en permette pas la reproduction. C'est une belle page qui ne mérite que la critique la plus élogieuse et qui restera à l'hommage d'une mémoire très chère comme à la gloire du conférencier qui l'a conçue.

LE LISEUR.

Il n'y a pas de roses sans épines, dit-on constamment. Il faut pourtant faire une exception pour les roses créées, par MILLE-FLEURS pour ses chapeaux exquis.

LE PLAISIR DE FAIRE PLAISIR ⁽¹⁾

Quand donc notre vieux Québec reprendra-t-il son air de tranquillité habituelle? Après l'agitation joyeuse des fêtes du troisième centenaire, nous voici en temps d'élection; ces messieurs sont tous empoignés par la lutte intéressante: on n'entend parler que de politique. Et les femmes? Ah! bien! elles ont aussi de graves préoccupations; c'est la période peu poétique du grand remue ménage d'automne; et aussi, c'est le temps de songer aux toilettes d'hiver ce qui n'est pas un mince souci! Il faut voir les figures sérieuses qu'on croise sur la rue: "Ma chère, mon costume de l'an dernier ne pourra me servir avec la mode nouvelle.. que ferais-tu à ma place?" Et, l'autre gentille passante de répondre: "Ne te tourmente pas, chère; aussitôt notre installation terminée, j'irai chez toi, et à nous deux nous trouverons bien un moyen d'arranger cela". Alors, un joli sourire de soulagement éclaire la physionomie tantôt attristée, et l'on se quitte pour courir les magasins...

Sans doute, c'est aimable de vouloir rendre les maisons nettes, confortables et attirantes; il est aussi tout naturel aux femmes de se donner du mal pour être gracieuses à regarder; et, vraiment, il y a de si exquis choses dans les vitrines qu'on leur pardonne d'être "tentées".

J'ai intitulé cette causerie "Le plaisir de faire plaisir" il est temps que j'aborde mon sujet, m'y voici:

Quand je les vois toutes faire leurs préparatifs pour le long hiver qui s'en vient, et s'efforcer de rendre leurs demeures et leurs personnes aussi belles que faire se peut, une pensée me vient à l'esprit, et je songe: si on se donnait aussi la peine d'être gaies, amusantes et bonnes pour tous, les "Home" deviendraient de véritables "Edens".

Pour cela, me direz-vous, il faudrait trouver le bonheur...

(1) Cet article aurait dû paraître dans le numéro précédent. — Note de la Réd.

Mais non! ça n'est pas nécessaire, mesdames... Le secret d'être contentes et d'humeur égale tout l'hiver, même quand il fera vilain dehors c'est de ne plus penser à vous; de vous oublier pour chercher "le plaisir de faire plaisir".

La plaie du siècle, à mon humble avis, c'est ce besoin d'analyse; cette manie de fouiller son "moi". Alors on se découvre une kyrielle de tristesses; et, tout naturellement, on s'apitoie sur son sort, et on se complaît dans sa coquille.

Pourquoi s'étudier ainsi? Autour de nous, les autres ont leur part de souffrance; ont besoin qu'on les aime, les soutienne et, les encourage.

Songez-y sérieusement, et, alors à travers nos larmes, déjà moins amères, nous entreverrons une consolante douceur, celle du "plaisir de faire plaisir". Essayez, et vous m'en direz des nouvelles. Je connais une mienne amie qui, un soir la semaine, va chez une vieille dame infirme faire la partie de cartes. Cette bonne vieille ne joue qu'à la bataille; ça n'est pas folichon! Eh! bien, étant entrée là par hasard, j'ai trouvé mon amie qui riait aux éclats. Une fois dehors, comme je m'étonnais qu'elle pût rire auprès d'une personne si peu intéressante, "C'est vrai" me dit-elle "j'ai du plaisir. Cette pauvre femme est si contente que je finis par m'amuser de sa joie." Oui, en donnant aux autres une parcelle de dévouement, on trouve une véritable satisfaction!

Bientôt, nous serons en novembre, le mois voué aux disparus.

Cette époque amène parfois le regret de ne pas avoir donné à ceux qui ne sont plus, tout ce que nos cœurs possédaient de tendresse et d'amour! En déposant sur leurs tombes des fleurs fraîches humides de la rosée amère de nos larmes, n'est-ce pas que tous, nous voudrions avoir fait plus pour nos chers absents?

N'attendons pas que leurs yeux soient clos pour avoir cette pensée.

Ayons pour ceux qui vivent autour de nous de délicates attentions.

Éprouvons le "plaisir de faire plaisir". Alors, après l'adieu, une apaisante douceur descendra sur

nous, et rendus plus forts par cette assurance, nous attendrons avec sérénité le "revoir" dans l'immortelle lumière...

MATHILDE CASGRAIN.

Québec, 1908.

Un Plébiscite

On nous écrit:

"Comment se fait-il que ni vous, ni le "Journal de Françoise", ne preniez aucune part à la discussion qui s'engage de tous côtés, aussi bien sur le vieux continent que sur le nouveau, relativement au droit de vote pour les femmes? Vous avez vu qu'il en a été fortement question à la dernière réunion du Conseil des Femmes, à Ottawa, et, depuis, l'on a mentionné le nom d'une Canadienne en vue, comme devant être la première suffragette en notre pays.

Pas une femme journaliste française — Madeleine, Colette, Margot, n'a dit son sentiment sur ce sujet brûlant d'actualité et palpitant d'intérêt.

Votre journal, qui est une gazette spécialement féminine, devrait consacrer quelques pages à ce qui concerne un droit réclamé par votre sexe et qui ne saurait vous laisser indifférente."

Le reproche nous pique. Et peut-être nous pique-t-il d'autant plus que notre correspondant a raison.

Dès aujourd'hui, nous ouvrons un plébiscite auquel sont appelées à répondre toutes les femmes de notre pays, exerçant une fonction quelconque, en occupant une position sociale leur permettant d'exercer quelques autorités.

La question soumise est celle-ci : "LES FEMMES DOIVENT-ELLES RECLAMER LE DROIT DE VOTER?"

Nous reproduirons, au fur et à mesure les réponses qui nous parviendront.

LA DIRECTRICE.

L'Exposition de la Tuberculose

Le Congrès de la Tuberculose, ouvert depuis le 18 jusqu'au 29 novembre à l'Auditorium, rue Berthelet, accomplit une œuvre humanitaire de tout premier ordre.

Nous engageons fortement le public à se rendre aux diverses séances de ce congrès lesquelles promettent, à tous les points de vue d'être excessivement intéressantes.

Nous avons beaucoup à apprendre sur les moyens préventifs à employer contre ce fléau cruel, que nos compatriotes anglais ont si justement dénommé : la "Peste Blanche".

Notre ignorance est la cause qu'en beaucoup de cas la terrible contagion a fait plus de victimes qu'elle n'en aurait eues avec les plus élémentaires précautions.

À l'Auditorium, des personnes bien renseignées—médecins, conférenciers, etc—vont nous expliquer non seulement les moyens pour nous préserver de la tuberculose, mais les divers traitements à suivre quand une fois on en est atteint. Tout le monde sait maintenant qu'un tuberculeux n'est pas nécessairement voué à une mort à brève échéance, et qu'il existe pour ces cas, pris au début, des cures assez certaines.

À l'Exposition de la tuberculose, nous verrons des chambres aménagées pour ces malades où toutes les lois de l'hygiène sont indiquées; il y aura de plus des démonstrations culinaires sur les mets spéciaux à préparer aux tuberculeux, enfin, l'exposition à tous les points de vue, sera extrêmement attachante.

Au nombre des conférenciers, mentionnons Mme Fiedler, chargée de mission par le gouvernement français, qui a assisté au Congrès de Washington dernièrement, où elle a pris une très large part. Le public lettré montréalais sera heureux de l'occasion qui lui est donnée d'entendre une femme aussi distinguée.

FRANÇOISE.

La musique est le seul talent qui jouisse de lui-même, tous les autres veulent des témoins.—Marmontel.

Correspondance

Montréal, 11 novembre 1908.

Madame Françoise, ...
Directrice du
"Journal de Françoise".
Chère Madame,

Nous venons de prendre connaissance de la lettre ouverte que vous adressez au Directeur du Théâtre-National dans votre numéro du 7 novembre courant.

Je suis chargé par la Direction de vous en accuser réception, et de vous assurer que nous prenons bonne note de votre réclamation.

En montant "L'Espionne" de Sardou, nous avons cherché à tâter l'opinion publique, pour savoir s'il serait possible au National de s'affranchir un peu du mélodrame et d'aborder un genre plus élevé. Le résultat ayant été satisfaisant, nous allons continuer dans cette voie, et alterner la comédie et le drame.

Déjà, la semaine prochaine, nous avons à l'affiche "La Loi du Pardon" de Maurice Landay. Ensuite viendront successivement des œuvres de Sardou, Dumas fils, Richepin, Erkmann, Chatrian, etc. Nous pouvons d'autant mieux aborder ce genre de spectacle que nous possédons cette année, une troupe permanente très homogène, et dont quelques artistes sont rompus à la comédie. Ce sont de gros atouts que nous tâcherons de faire valoir.

Mais, le théâtre, comme beaucoup d'entreprises d'ailleurs, a besoin d'être dirigé avec prudence, on ne réforme pas tout en un jour. Il faut accoutumer nos habitués à ces changements. D'un autre côté, nous aimerions aussi à garder les abonnés des Nouveautés, qui veulent bien cette année venir nous encourager. Pour cela, je crois qu'il faut entre les comédies jouer des mélodrames ayant une certaine valeur littéraire. Ne croyez pas que je dis là une monstruosité; il existe dans le répertoire français des drames admirablement écrits et signés de noms célèbres.

Pour ne pas déflorer notre programme à venir, je ne vous citerai dans les pièces déjà jouées, "Fanfan la Tulipe" de Paul Meurice, qui pouvait intéresser tout le monde.

Le théâtre a fait, à Montréal, d'énormes progrès; il faut suivre cette marche en avant, il est nécessaire que nous accomplissions une évolution. J'en suis un des plus chauds partisans. Mais nous avons besoin, pour cela, qu'on nous accorde crédit d'un peu de temps et que le public nous encourage.

Nous serons toujours heureux de recevoir des idées. Nous ne sommes pas suffisamment en contact avec la foule, et cela serait pourtant bien nécessaire. Des suggestions qu'on pourrait nous faire, quelques-unes seraient peut-être mauvaises, mais combien d'autres, nous seraient utiles. Puisque vous avez bien voulu commencer, Madame, je ne saurais trop vous demander de continuer. Je me ferai un grand plaisir de vous répondre chaque fois, et de suivre autant que cela sera possible, les bons conseils que vous voudrez bien nous donner.

Croyez, chère Madame, en l'assurance de mon entier dévouement,

A. GODEAU,

Régisseur général

et metteur en scène.

Feu Auguste Marion

De tous les journaux de Montréal qui ont tracé une esquisse biographique d'un confrère estimé et regretté, pas un n'a mentionné le stage que fit à la "Patrie", feu Auguste Marion.

C'est pourtant là que je le connus et que je fus à même d'apprécier ses belles qualités de narrateur.

Auguste Marion était un misogyne et je me souviens que le jour de son entrée à la "Patrie", un des rédacteurs,—je crois que ce fut M. Langlois, le directeur actuel du "Canada"—me dit, en riant:

—Vous savez, Marion n'aime pas les femmes!

Cela ne m'émut pas plus que de raison, et, en effet, si Auguste Marion avait notre sexe en oubli, il était assez courtois, assez gentil-homme pour ne lui manquer d'aucuns égards.

Je dirai par parenthèse que les hommes les plus redoutables aux femmes ne sont pas ceux qui ne les aiment pas mais ceux qui les aiment trop.

Nous devînmes même d'assez bons camarades, M. Marion et moi, pour qu'il me racontât un peu de ces longues et intéressantes histoires qu'il débitait si volontiers, aux autres rédacteurs.

A la veille de partir en vacances, il me demanda de lui confier la page féminine durant les huit jours que devait durer mon absence. J'accédai, charmée, me demandant intérieurement ce qu'il pourrait bien y mettre. Quel ne fut pas mon amusement d'y voir, le samedi suivant, la description illustrée de toutes les punitions infligées aux femmes, au Moyen-Age: cage de fer, botte à écrou, muselières, oui, des muselières épouvantables pour celles qui avaient trop parlé, enfin, tous les instruments inimaginables de torture qu'à cette époque d'ignorance et de barbarie, on infligeait aux femmes pour chacun de leurs péchés.

Je le remerciai, en riant aux larmes, de tout le savoir qu'il avait dépensé dans les colonnes qui m'étaient réservées.

—A la bonne heure, fit-il en frottant l'une contre l'autre, ses longues mains osseuses, vous entendez la plaisanterie!

Mais je suis sûre qu'il était désappointé. Il s'attendait à ce que je fisse une véhémence sortie pour avoir laissé entrer dans "le Coin de Fanchette" une littérature aussi anti-féministe, et il était vexé de n'avoir fait tant de frais que pour servir à mon amusement.

Les journaux ont dit que l'on ne connaissait que fort peu de détails de la vie intime de ce grand original.

C'est vrai, mais, par un singulier concours de circonstances, il est venu à ma connaissance, que ce misogyne avait, pourtant, une fois dans sa vie, aimé. L'héroïne

ne, de cette idylle, une belle jeune fille, portant l'un des plus beaux noms du pays, est aujourd'hui religieuse en un monastère. Elle s'appelait: Marie, et, c'est sur son nom qu'Auguste Marion, au temps de sa jeunesse, dans le dernier vers d'une poésie qu'il lui dédiait, avait fait une déclaration d'amour dans cet ingénieux jeu de mots:

Auguste Marie, on t'aime !

Existe-t-il l'homme, dont la vie n'a pas été traversée par une femme?

Auguste Marion n'est donc pas à plaindre: il a aimé, et sur sa tombe, aujourd'hui, une vierge, dans un cloître, à la douce lueur des cierges, fait descendre la rosée bienfaisante de sa prière.....

FRANÇOISE.

Les Oeuvres Poétiques de
Louis Fréchette

L'autre jour, à la librairie, Ca-dieux & Dérôme, rue Notre-Dame, j'ai aperçu, par hasard, ornant les comptoirs, la nouvelle édition des œuvres de notre poète national.

J'eus une exclamation de surprise et de joie. Enfin! depuis je ne sais combien de mois,—des années aussi devrais-je ajouter—avais-je dit aux nombreuses personnes qui m'en posaient la question:

—Toutes les éditions des œuvres de notre poète sont épuisées mais, la maison Beauchemin s'occupe de les faire ré-éditer.

Elles avaient donc enfin paru!

Vite, je m'emparai d'un exemplaire:

—Combien "La Légende d'un Peuple"?

—Six dollars!

Six dollars! je restai abasourdie. Comment; mettre à ce prix inabordable un ouvrage que chacun de nous aurait à cœur et à honneur de posséder parmi ses livres de prédilection!

Je n'en reviens pas encore.

Ce n'est pas tout. Les autres œuvres du poète sont aussi ré-imprimées, et mises à vente à des prix qui défient toute la popularité dont

leur auteur a joui. C'est ainsi que les "Feuilles Volantes" et "Oiseaux de Neige" ne s'offrent pas moins que pour cinq dollars. "Épaves poétiques" et "Véronica", cinq autres dollars,

Pour se procurer les œuvres complètes de Fréchette, il faudra seize dollars.

Or, je vous le demande, sont-ils nombreux ceux de nous qui peuvent se donner la joie d'un aussi coûteux achat?

Je suis surprise et peinée de l'attitude prise par la librairie Beauchemin en cette affaire, et, je ne réussis pas à me l'expliquer.

Je comprends qu'une édition de luxe s'impose, mais, si on avait en outre, publié un volume des poésies de Fréchette à un dollar et demi, comme le recueil que l'on a édité des œuvres de Crémazie, le prix eût été suffisant à couvrir les frais d'impression, et à le rendre accessible au public.

A l'époque qui s'approche des fêtes de Noël et du Jour de l'an, le cadeau eût été tout indiqué. J'y avais depuis longtemps songé pour des amis de là-bas... Il faut aujourd'hui déchanter.

FRANÇOISE.

Rectification du Vocabulaire

Un bon camarade en journalisme, M. Henri Roulland, vient d'offrir au public, un livre intitulé: "Rectification du vocabulaire", et qui s'impose déjà à tous les Canadiens par son utilité et son à-propos.

L'épigraphie de ce nouveau volume est curieuse, et donne l'idée exacte du rôle que cette publication est appelée à jouer parmi nous:

"Le vocabulaire canadien présente une curieuse particularité: pour un grand nombre de mots usuels, c'est du français qu'il faut traduire en français."

Voilà qui touche la note juste. En effet, combien de mots employons-nous souvent qui sont d'un pur français, et qui ont, cependant le tort de signifier tout autre chose que ce que nous voulons dire. Ainsi, par exemple, j'ouvre au hasard la "Rectification du vocabulaire", et

je tombe sur le mot: "Ingénieur". Combien l'emploie dans le sens de: mécanicien! ainsi que le mot: engin, dans le sens de locomotive!

Je transcris ici pour l'intelligence des personnes qui aimeraient à connaître plus amplement ce nouveau vocabulaire, l'extrait suivant:

"M. et Mme Laurent se sont rendus à une fête foraine dans la Lanterne de Paris.

Poussés par la curiosité, ils ont voulu assister aux exercices d'un dompteur de bêtes fauves. Il y avait foule sous la tente. Au cours de la représentation, un des lions fit mine d'attaquer le moderne belluaire et cet incident faillit provoquer une panique.

M. Laurent raconte cet incident à Justine, et termine en disant qu'il n'avait jamais vu un auditoire si excitable.

—Ce qui est plus curieux, dit-elle, c'est que Monsieur ait pu voir un "auditoire" dans un pareil lieu.

—Expliquez-vous, Justine.

AUDITOIRE.—On appelle auditoire un groupe, une réunion de personnes qui "écoutent", qui "entendent" un discours, une conférence, un opéra, une tragédie, un orchestre, un phonographe, etc. On ne nomme pas "auditoire", mais

SPECTATEURS.—Les gens qui assistent à la représentation d'un cirque ou d'une pantomime, à une course, à une partie de balle, aux exercices d'un dompteur, etc.

Un "auditoire" doit être recueilli pour entendre. Les "spectateurs" peuvent librement causer et rire entre eux; cela ne les empêche pas de voir le spectacle. Ce sont ou les spectateurs, ou l'assistance, ou l'assemblée, ou la foule, ou le public, comme on voudra, mais ces gens-là ne forment jamais un auditoire."

Personne ne saurait feuilleter ce livre sans en retirer quelque profit.

J'avoue, pour ma part, y avoir appris plusieurs détails qui enrichissent mon vocabulaire personnel.

Non seulement toutes les maisons d'éducation, mais, tous les Canadiens, petits et grands, jeunes et vieux, qui ont souci de parler correctement leur langue, devront se procurer la "Rectification du Vocabulaire". On y retrouvera en plus, dans l'appendice, une excellente leçon sur l'emploi des majuscules, et un tableau comparatif des monnaies, des poids et des mesures françaises et anglaises, etc.

Ce volume a de nombreuses illustrations.

FRANÇOISE.

Les caractères passionnés n'atteignent le but qu'après l'avoir dépassé.—Mme Swetchine.

- LA PEUR -

—C'est très drôle, dit le peintre Bervil en posant sur la table brune de la brasserie le journal qu'il venait de lire. C'est vraiment très drôle.

Il riait silencieusement. Son ami Demeure demanda :

—Qu'est-ce qui est drôle ?

—Ça ne vous amusera pas : vous ne connaissez pas la personne. Mais le maître, dit-il en se tournant avec une nuance de respect vers le sculpteur Darthez, le maître l'a connue, lui !... Ce n'est qu'une annonce de quatrième page ; "Mlle Elise Dorpat, sonnambule extra-lucide. Tout le passé ! Tout l'avenir !"

—Eh bien, dit Demeure, ce n'est pas neuf. Il y en a vingt par jour, des annonces de sonnambules, et les sonnambules, on a beau dire, il y a des jours, des jours...

—Oui, dit Bervil, j'entends. Toutes les femmes ont besoin de surnaturel. Mais s'il fut jamais une de ces pythonisses pour démontrer que, de nos jours, la prophétie est un métier comme celui de mercière ou de marchande à la toilette, c'est bien Elise Dorpat. Darthez l'a connue, et c'est pour ça que la nouvelle doit l'amuser autant que moi. Elle était modèle, il y a quinze ans, cette Elise, elle posait l'ensemble, à dix francs la séance, dans les ateliers : une fausse maigre, fine, mince, blême, avec un air de rêverie mystique. Je ne sais quel étudiant en médecine, sans doute, s'avisa de découvrir en elle un "sujet" et en fit un médium. Je dois avouer qu'elle avait le physique de l'emploi, c'est quelque chose, et je présume que sa nouvelle industrie lui donna quelques bénéfices, car lorsque au bout de quelques années elle épousa un brave employé de l'octroi parisien, on prétendit qu'il ne l'avait pas prise tout à fait pour ses beaux yeux.

"Jusqu'ici, rien que de banal. Mais voilà que l'autre jour je la rencontrai sur le boulevard Raspail, son ancien quartier, en grand deuil,

vieille, fripée, déformée, un filet de ménagère au bras. Je la salue, elle me rend mon salut, vient à moi, me prend la main mélancoliquement.

—Hélas ! dit-elle, j'ai perdu mon pauvre mari. Que faire ? Et je m'ennuie tant ! Je crois que je vais "reprendre le sommeil" !

"Entendez-vous ? Elle parlait du don de seconde vue, du mystère, des voiles de l'avenir, comme un épicière retiré qui dirait : "Je vais reprendre le commerce." Vous ne trouvez pas qu'il y a quelque chose de changé depuis le chêne de Dodone, les prêtresses de Delphes et la sibylle de Cumès ?

—Je ne sais pas, dit Darthez d'une voix lente. C'est plus compliqué que vous ne croyez, Bervil, c'est plus compliqué !

Ses doigts palpaient l'air comme pour modeler des formes. Habitué à traduire sa pensée par des lignes et non par des mots, ses mains étaient devenues plus adroites que son langage.

—Vous croyez à la veuve de M. Dorpat, commis principal d'octroi, sonnambule extra-lucide ! s'écria Bervil.

—Ce n'est pas, comme vous l'avez dit, un carabin qui a lancé la petite Elise dans sa nouvelle carrière, continua le vieux sculpteur, c'est moi. Et je puis vous assurer que je n'oublierai jamais dans quelles circonstances.

"Vous n'avez pas connu Elise il y a vingt ans. Une figure délicieuse et supra-terrestre qui semblait descendre des nues. Elle avait des yeux inoubliables, un peu effrayants, extraordinairement clairs, clairs et vides, tant qu'on n'y versait pas une pensée. Mais c'est bien pourquoi c'était un modèle incomparable. On n'avait qu'à lui dire : "Elise, voilà ce que c'était qu'Ophélie, Penthésilée, Imogène." Et c'était Penthésilée, Imogène, Ophélie, que vous aviez devant vous : non pas telles qu'elles furent pour le premier qui les créa,

mais telles qu'on les imaginait soi-même. Elle lisait votre pensée, elle devenait votre pensée vivante, incarnée. Et si l'on cessait de songer à la chose qu'on voulait faire, elle perdait la pose, ce n'était plus rien, tout de suite, que l'effigie toute pâle d'une jolie petite fille morte. C'était étrange, je vous dis, très étrange.

"En ce temps-là, je rêvais d'un groupe qui devait s'appeler "Immortalité" : une femme soulevant la tête d'une enfant morte, et la regardant avec, un air tout à la fois de doute déchirant et d'espoir passionné... parce qu'on ne sait pas, qu'on ne saura jamais ce qui se passe après l'arrêt définitif des mouvements chez les êtres ; mais on voudrait tant qu'il y ait quelque chose qui survive d'eux, quand on les a aimés ! La maquette achevée, il se trouva que mon atelier n'était pas assez haut pour la masse de glaise que je voulais élever et que la terre y séchait trop vite. J'en louai un autre, dans une partie de l'impasse Boissonade, qui a été détruite depuis. Je n'étais pas riche, alors, et cette pièce assez vaste, froide et grise, n'avait rien de somptueux. C'était une ancienne écurie que le propriétaire, jugeant sans doute qu'un artiste, même pauvre, paierait malgré tout plus qu'un cheval, avait transformée en ouvrant une baie vitrée au-dessus de la porte. En face, une espèce de galerie, ou plutôt de soupenette, servait de chambre à coucher. Le sculpteur qui l'avait habité avant moi, un Américain, paraît-il, n'y avait rien laissé qu'un énorme bloc de plâtre, carré, adhérent au sol par son poids et les qualités mêmes de cette matière. Sans doute, il avait dû en faire un socle pour un de ses essais, et je lui donnai dans mon esprit la même destination. En attendant, je le recouvris d'un lambeau d'étoffe et m'en servis comme de support pour une lampe à réflecteur, assez puissante, dont je me servais quand la fantaisie me prenait de dessiner le soir. Mon mobilier, à cette époque, tenait dans une voiture à bras. Le lit même, une espèce de divan assez large, fut bientôt hissé dans la galerie, qu'il remplissait tout entière. Puis je fis venir de la glaise et me mis au tra-

vail avec ces alternatives de joie sans borne et de découragement que connaissent tous ceux qui ne sont pas de purs instinctifs.

“Je ne pensais qu'à mon œuvre. J'entendais la question, pleine de cris et de larmes, que se posait la mère devant ce corps frêle, à jamais froid, déjà diminué ; je portais en moi la forme rigide et désolante de la petite morte. J'avais décidé tout de suite qu'Elise me poserait ce cadavre puéril et douloureux. Qui donc plus qu'elle portait sur son visage cette expression de vide hagard et inquiétant ? Mais, avant même que je me fusse mis à plaquer les blocs de terre grise sur le bâti de bois qui les attendait, je fus envahi par un sentiment qui m'avait été inconnu jusque-là. Jusque-là ? Non. Je l'avais éprouvé dans mon enfance, comme vous, sans doute, comme tous les fils et toutes les filles des hommes : la peur sans cause qui vous prend dans une chambre noire, la peur qui vous fait appeler maman, la bonne, n'importe qui, pour qu'on apporte une lumière, parce qu'on deviendrait fou, à force de trembler et de pleurer, s'il n'y avait pas une lumière ! Et quand on vous dit : “Tu n'es qu'un poltron, il n'y a personne, il n'y avait rien !” c'est seulement par fausse honte qu'on n'ose pas répondre : “Il y avait quelque chose ! J'en suis sûr, je l'ai senti.” Si l'enfant avait déjà la connaissance des mots abstraits, il dirait : “C'était une “Présence”, un être invisible, mais qui flotte, qui plane, qui existe.” Eh bien, et surtout précisément aux heures obscures, dans cet atelier, dès les premiers jours, je sentis une Présence ! J'avais peur comme les enfants, sans savoir pourquoi, peur atroce. Une angoisse me prenait à la gorge dès que j'entrais dans cette pièce nue, banale, froide, où il n'y avait rien que des moulages, apportés par moi-même, des linges humides et l'ébauche de mon groupe, ce que, dans notre argot d'atelier, nous appelons un “boulot !” Et puis si, au crépuscule, je n'allumais pas ma lampe tout de suite, c'était une sensation affreuse que je vais essayer de vous faire comprendre. J'ai visité, sur les confins du Siam, le tem-

ple sublime d'Angkor, miracle qu'une forêt vierge tient enseveli depuis mille ans. Dans la plupart des immenses galeries, aux ouvertures obscurcies par les ébouliées et les lianes, la nuit est presque absolue et perturbée ; et si on entre brusquement, voilà que, sans bruit, sans aucun bruit, on se sent enveloppé, baigné, noyé dans un grouillement larvaire, un tourbillon silencieux qui vous étreint depuis les pieds jusqu'aux cheveux. Mais la cause d'une si grande épouvante est risible : des milliers de chauves-souris que l'invasion a troublées et qui, en s'envolant, effleurent vos mains, vos joues, tous vos membres. C'est ça que je ressentais dans mon atelier ! Seulement, il n'y avait pas de chauves-souris. Il n'y avait... il n'y avait que la Présence, la Présence avec ses invisibles ailes, sa viscosité, son horreur indicible. Comment moi, qui ne suis qu'un sculpteur, pourrais-je mieux m'expliquer ? Le plus grand poète ne trouverait pas de mots ; il n'y en a pas.

“Je pris l'habitude, aussitôt que je voyais baisser le jour, de fuir mon atelier, d'errer par les rues. Je ne rentrais que tard, le plus tard possible. Parfois, je ne rentrais pas du tout. Allez, les hommes, je vous le répète, restent toujours des enfants : quand ils sont malheureux, souffrants ou terrifiés, ils ont encore bien plus besoin des bras d'une femme qu'aux jours où ils se sentent forts et sans crainte. Mais quand par hasard il me fallait rester chez moi, toujours cette impression d'ailes invisibles, cette angoisse à la gorge, et la lampe ! Je ne vous ai pas encore dit : la lumière de la lampe dansait comme si vraiment des ailes avaient passé dessus ; et toutes les nuits, vers une heure, un souffle froid, venu je ne sais d'où, l'éteignait net, net, net ! Vous vous rappelez les paroles de la Bible : “Les poils de ma chair se sont hérissés.” J'avais, à ce moment, la peau comme une râpe et un goût dans la bouche... la peur a un goût amer, dans la bouche. Il y a

beaucoup de gens qui l'ignorent : moi, je le sais, je vous assure.

“Sans ce dernier phénomène, évident et brutal, je me serais persuadé, je crois, que seul le caractère funèbre de l'œuvre que j'avais commencée avait mis mon cerveau et mes nerfs en désordre ; je fus quelques jours sans y travailler. Mais l'oisiveté m'était encore plus pénible que l'effort ; elle me laissait livré tout entier à cette abominable hantise. Un matin, ayant résolu de reprendre ma besogne, j'envoyai un mot à Elise pour qu'elle vint poser dans l'après-midi. Au moins, il y aurait un être humain près de moi, je ne serais pas seul.

“Je la vois encore, enveloppée dans une grande mante en laine des Pyrénées, — nous étions en plein hiver, — modeste vêtement de fille pauvre qui ne laissait voir de toute sa personne que son beau visage infiniment pâle et ses yeux de lac gelé. Je parlais avec volubilité pour m'étourdir :

“—Voilà, dis-je, la pose n'est pas fatigante. Tu n'as qu'à t'étendre là, aussi raide, aussi droite que tu pourras. Tu es une petite fille morte, comprends-tu ? Ce n'est pas difficile, n'est-ce pas ?

“Elle eut un petit frisson après lequel son visage et ses yeux se glacèrent encore davantage.

“—Mais il y a déjà une morte, ici, dit-elle, il y a une morte !

“Je criai :

“—Comment le sais-tu ?

“Ce qu'elle venait de dire répondait tellement à mon angoisse et à ma terreur que si j'eusse été moi-même l'assassin, je n'aurais pas eu d'autres paroles. Elise répondit à voix basse et lentement :

“—Je ne sais pas, je ne sais pas plus que vous. J'ai peur avec vous. Voilà.

“Elle était tombée assise sur un escabeau de bois, et bientôt parut m'oublier. Ce n'était plus en moi qu'elle puisait sa pensée, mais ailleurs, semblait-il, dans cette atmosphère affreuse qui m'avait étouffé durant des jours et des nuits. Elle se releva, parcourut l'atelier

comme si elle eût cherché des traces. —Ils étaient deux ici, avant vous, dit-elle, un homme et une femme... une femme plus âgée que moi. Oh! que l'homme la détestait! Il y a encore de sa haine dans le plancher, dans les coins et là-haut.

—Elle gravit le petit escalier qui menait à la galerie, et s'assit sur mon lit, la tête dans ses mains.

—Elle a couché, là, où je suis, des années. C'était son dernier amour. Mais l'homme avait assez d'elle. Peut-être aussi qu'elle savait des choses... Le marteau est dans le coin de droite, en face de la porte... La femme dort. L'homme ne dort pas. Il écoute les heures. Il gâche du plâtre, des sacs, des sacs, des sacs. Onze heures, minuit, une heure... l'homme souffle la lampe.

—Je frissonnai. C'était l'heure où ma lampe s'éteignait.

—...Il monte l'escalier tout doucement. Il a pris le marteau. Le voilà près du lit... Ah! la femme s'est réveillée, la voilà qui court, pieds nus... Elle s'échappe, elle est sur la première marche de l'escalier, mais le marteau l'a rattrapée, le marteau l'a rattrapée!

—Après? demandai-je, après, Elise?

—L'homme gâche encore du plâtre. Il met la femme dans le plâtre. Elle est comme assise, on dirait une momie... Maintenant elle est cachée, on ne voit plus rien... Elle est là! Elle est dans le socle, là, sous la lampe!

—Elle s'arrêta, glacée de nouveau, toute raide.

—J'avais pris un marteau, comme l'autre, celui dont elle venait de parler! A grands coups, je tapai sur le bloc de plâtre. Par morceaux, tout blancs d'abord, puis noircis, puis pourris, puis... mais il y a des choses qu'il ne faut pas dire: c'est trop hideux! Par morceaux, le bloc s'en allait. Puis ces morceaux montrèrent des formes en creux: un moule, un effroyable moule! La morte était là, accroupie, ramassée sur elle-même comme un enfant qui n'est pas encore né."

—C'est comme ça qu'Elise Dorpat

s'est découvert le don de seconde vue, ajouta Darthez après un silence.

—Mais alors, dit Demeure, elle... elle l'a encore aujourd'hui, comme ce jour-là?

—Ça, je n'en sais rien, fit Darthez.

Et, repris par le doute poignant qui le torturera jusqu'à la fin de ses jours, il cria:

—Est-ce qu'on peut jamais savoir? Est-ce qu'un homme est sûr d'avoir du génie toute sa vie, hein! toute sa vie? Eh bien! alors?...

PIERRE MILLE.

Audition Musicale

Mme MacMillan, de retour d'Europe, où elle a eu la faveur d'être pendant quelque temps, l'élève de Delaguerrière, donnera à son studio, le 22 novembre courant, jour de la Sainte-Cécile, un musical infiniment agréable où le tout Montréal amateur aimerait à assister.

Nous aurons d'abord le plaisir d'entendre Madame MacMillan elle-même en des pages magistrales où elle aura occasion de déployer une science profonde, jointe à une grande conscience artistique. Puis, ce sera une conférence sur l'Art musical, par Mlle Lanctôt (Hermance), que les auditeurs goûteront à son mérite; M. Ed. Lebel, ténor à la cathédrale, M. le Dr Henri Renaud, baryton, récemment arrivé de Paris, et monsieur Jean Drouin, violoniste sont au programme. Les élèves de madame MacMillan se feront applaudir. Somme toute, la matinée promet d'être une fête délicieuse.

Les Contemporains

Revue hebdomadaire illustrée de 16 pages in-8. Abonnement: un an, 6 francs. Un numéro, 0 fr. 10. Spécimen gratuit sur demande.

Biographies parues en octobre 1908: Marquise de Lage de Volude, récit d'émigration. — Bonpland, naturaliste et explorateur. — Abbé Bernier. — Lepeletier Saint-Fargeau, conventionnel.

Biographies à paraître en novembre 1908: Maria Ire, reine de Portugal. — Jean VI, roi de Portugal. — Général Junot, duc d'Abbrantès. — G. P. Captier. — Leconte de Lisle, poète français.

Eloges du Grand-Tronc

L'appréciation du service des wagons-réfectoires sur le chemin de fer du Grand-Tronc, par le public voyageur, est tout à fait remarquable et démontre, de la façon la plus évidente, que cette compagnie ne recule devant aucune dépense pour donner le confort le plus précieux au public.

Les éloges reçus à propos de ce service de wagons-réfectoires, sont innombrables et viennent de tous côtés.

Une des dernières lettres reçues aux quartiers généraux de la compagnie, vient d'un Américain bien connu et occupant une haute position dans le monde de la finance. Nous en détachons le passage suivant:

"Je suis arrivé ici hier soir de mon voyage à Ouray, Colo., par votre train qui partit de Niagara Falls, hier matin. C'est le quatrième voyage que je fais par votre chemin de fer dans l'Ouest. Je ne sais comment vous exprimer toute ma gratitude pour le confort que l'on trouve sur vos trains et pour l'extrême courtoisie de vos employés. Cependant je me permettrai de vous signaler tout spécialement le fait que l'on trouve dans les wagons-réfectoires de cette compagnie, un service incomparable et un menu digne de tous les éloges. Ce service et ce menu ne laissent rien à désirer."

Ce bel éloge, si bien mérité se répète tous les jours par des milliers de personnes qui ont eu l'avantage de voyager à bord des trains du Grand-Tronc, tant aux États-Unis qu'au Canada.

Notre jeune poète canadien, Albert Lozeau vient de remporter un succès de librairie peu commun aux auteurs, en notre pays. La première édition de "L'Âme Solitaire" est déjà épuisée, et la deuxième vient d'être mise en vente chez Granger Frères et Cadieux et Derome, de la rue Notre-Dame. Tout en félicitant M. Albert Lozeau de la vogue bien justifiée de son livre, nous attirons l'attention de nos abonnés sur la poésie inédite de cet écrivain, publiée, en première page, dans ce numéro. Il est difficile de rêver quelque chose de plus tendrement exquis que ces vers.... Ce n'est pas un mince sujet d'orgueil pour le "Journal de Françoise" que la publication de si magnifiques primeurs!

Saluons encore en nos pages, "Désespérance", qui est la révélation d'une autre âme de poète, sous le pseudonyme de Jean d'Agrève. Puisse ce nouveau talent continuer de se développer et de se fortifier. Le "Journal de Françoise" s'estime trop heureux d'encourager et de faire connaître le talent qui désire percer et s'affirmer en notre beau pays.

Conseils Utiles

BOURDONNEMENTS D'OREILLES. — Ces malaises cesseront instantanément en mettant dans l'oreille malade de la ouate imbibée de bon alcool de menthe.

CONTRE LES RIDES. — Faites infuser une cinquantaine de pétales de lis blanc dans une demi-litre d'eau de vie.

• Exposez le plus possible au soleil le flacon pas entièrement plein. Au bout de quinze jours, filtrez.

Pour l'employer, coupez de son volume d'eau la quantité dont on veut se servir, et en humecter les rides à l'aide d'un petit tampon de toile.

— Le lait et les œufs contiennent tous les principes essentiels de la nourriture et constituent à eux deux un aliment complet.

— Les pommes de terre écrasées ou râpées, puis exprimées, donnent un jus qui est très efficace contre toutes sortes de taches.

Recettes Faciles

OEUFS Pochés "BONNE FEMME". — Commencez par faire cuire six belles pommes de terre en supposant que vous avez six convives. Pelez-les et creusez-les avec soin ; beurrez-les à l'intérieur et déposez dans chacune un œuf poché à l'eau salée. Disposez-les dans un plat, recouvrez chaque œuf d'une cuillerée de sauce blanche au lait et au fromage; saupoudrez de gruyère râpé, arrosez le tout de beurre tiède et faites gratiner au four. Vous me direz ce que vous pensez de ce très simple mais très bon plat.

POULARDE AU MACARONI. — Faites bouillir une poularde bardée et ficelée. Faites cuire dans de l'eau bouillante et salée quatre onces de macaroni. Egouttez et remettez dans la casserole et assaisonnez avec beurre et fromage coupé en tranches très minces, quelques cuillerées de sauce et une pointe de muscade. Dressez sur un plat la poularde, liez avec un jaune d'œuf, la sauce dans laquelle elle a cuit et servez.

MOUSSE D'ORANGE. — Mettez les trois quarts d'un paquet de gélatine dans les trois quarts d'un verre d'eau, le jus de deux oranges et d'un citron. Faites bouillir le reste du citron dans un verre d'eau, puis retirez-le et ajoutez une demi-livre de sucre blanc, la gélatine, le coulez dans une flanelle, battez pen- jus d'orange et de citron ; mêlez, dant une heure et mettez dans un moule sur la glace.

CREME VELOUTÉE. — Faites dissoudre la moitié d'un paquet de gélatine, ajoutez un peu d'eau bouillante; lorsqu'elle est refroidie, mettez du sucre et fouettez-là; prenez un peu plus d'une chopine de crème, que vous fouetterez également; ajoutez à la gélatine; ensuite entourez un plat de gâteaux et vous jetterez la crème dessus.

Recherches féminines

Le commerce de parfumeur a pris, à Londres, un développement énorme, grâce à une nouvelle mode adoptée par les dames du West-End, celle de prendre des bains parfumés.

Dans tous les cas, c'est moins dangereux que de faire des injections sous-cutanées de parfum. Toutefois, un hygiéniste de beauté féminine donne aux "nobles ladies" le conseil suivant:

"Choisissez bien le parfum, mais une fois choisi, n'en changez plus. La valeur du parfum réside surtout dans l'association d'idée qu'il crée. La dame qui désire que son souvenir soit bien gravé dans la mémoire d'un tiers, doit opter pour un parfum personnel, inséparable de la pensée ou de la présence de la personne."

Avis aux femmes. Il est probable que cet avertissement est superflu; il y a longtemps que les coquettes de toute nationalité ont adopté un parfum qui est la combinaison de plusieurs odeurs et dont elles gardent jalousement la recette. Rien n'est nouveau sous le soleil et ce n'est pas un hygiéniste, si savant soit-il, qui en montrera aux femmes sur le chapitre des raffinements de toilette.

SOMMAIRE

DU NUMERO DE "LA REVUE HEBDOMAIRE" DU 31 OCTOBRE

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire:
Comte Albert de Mun, de l'Académie française: "Ma Vocation sociale" (II).

Paul Adam: "Le centenaire d'Erfurth".
Germain Pabst: "Entre Metz et Paris. — Août 1878" (II).

Frantz Funck-Brentano: "Florence et la Divine Comédie".

Georges Gazier: "La Tour-d'Auvergne, d'après une correspondance inédite.

Fernand Laudet: "La Voix des ombres".
Jean Chantavoine: "Chronique musicale".

Les Faits de la semaine. — Revues des revues françaises. — La Vie mondiale.

Pour les écoliers.

Chacun sait qu'un nombre d'écoliers ont la sottise habitude de sucer leur plume pleine d'encre ou de lécher les "pâtés" faits sur le papier. Il serait important de les corriger de cette manière, d'abord parce qu'elle est répugnante et ensuite parce qu'elle est dangereuse.

Un savant médecin a découvert que l'encre contient (surtout si l'encrier n'est pas nettoyé) un microbe particulier qui participe du bacille de la moisissure et de celui de la tuberculose. Des expériences ont été faites; l'encre a été injectée à des cobayes qui n'ont pas tardé à mourir. On objectera que tous les enfants qui sucent leur plume ne meurent pas, mais combien contractent des maladies dont on ignore l'origine!

Le grand dramaturge Victorien Sardou, est mort, en France, ces jours derniers. Ses œuvres théâtrales sont, pour la plupart, bien connues au Canada où elles restent fort appréciées.

Je ne sais si le premier amour est le plus ardent, mais le plus grand à coup sûr et le plus profond, c'est le dernier. — Michelet.

Elles causent...

— Je ne voudrais pas être homme.
— Pourquoi?

— Parce qu'être femme c'est un art, tandis qu'être homme c'est un métier.

LA ROUTE S'ACHEVE

Par JEAN ST-YVES (1)

D'abord il faisait une chaleur épouvantable, et puis, dans le noir, ils avaient peur, plus peur qu'avant même, quoiqu'ils n'entendissent plus rien, rien que le sirocco qui battait les murs de ses grandes vagues de sables crépitant, grêlant sur les fenêtres derrière lesquelles ils se dressaient parfois, tout à coup, anxieux, réveillés en sursaut, dans un demi-cauchemar. Et longtemps ils regardaient dans la nuit, le front collé aux vitres brûlantes, songeant à cet abandon de tout, à ce désert qui les entourait, les tenait assiégés dans le petit poste blanc qui craquait de chaleur, à la merci de ces deux mauvais gars.

Quelques-uns, plus audacieux,—ou plus affolés,—subitement se précipitaient dans les escaliers, pieds nus. Ils entr'ouvraient la petite porte, regardaient dans la cour, écoutaient...

En effet, il semblait parfois qu'on marchait sous les fenêtres. Il y avait des pas, des pas lourds, traînés dans le sable, qui tournaient tout autour, en bas.

—C'était le vent, et tout ce sable frôlant les murs qui faisait ça.

N'entendant plus rien, ils avaient espéré que les Joyeux, dégrisés, s'en étaient allés. Mais, au jour levant, le premier qui parut derrière une fenêtre du poste fut salué d'une balle, et il en fut ainsi toute la matinée.

Alors ils avaient cloué leurs grandes couvertures de campement inutilisées sur les fenêtres et ils avaient accumulé les paillasses et les matelas en travers. En bas, les Joyeux s'en venaient jusqu'à sous le mur d'enceinte, tout près, les narguer. Par moment ils se lançaient contre la grande porte, la criblaient de coups de crosse, et, cherchant à

l'ouvrir quand même, ils tordaient leurs baïonnettes glissées dans les rainures.

Le soir, il fut encore impossible d'allumer aucune lumière. Ils tiraient aux lucarnes des appareils, histoire de briser, de détruire quelque chose, de faire du mal quand même, inquiets aussi de voir ce rayon qui tremblait, faisait des appels dans la nuit. Si la communication était possible, Biskra serait aussitôt prévenu. Or ils ne le voulaient pas. Il faisait aussi réellement trop de sirocco. Tant qu'il durerait, aucune dépêche ne pourrait passer.

—Alors, mon lieutenant, on a commencé à vivre comme des bêtes. Le jour, on s'affalait dans un coin ou sur son lit, un moment, et puis on s'en allait par les chambres, on montait, on descendait l'escalier sans savoir pourquoi, tâtonnant, se heurtant dans l'ombre rouge qui nous venait de la grande fournaise du dehors, et quand on se rencontrait, on ne se disait rien, on s'écartait un peu, et chacun continuait de son côté. Le jour, cela allait bien. On y voyait encore. Mais la nuit!... On s'attrapait dans le noir, les mains crispées, et puis, après un moment d'attente, comme si on s'était reconnu à la manière de respirer, de trembler, on se relâchait tous jours sans rien dire. Lorrain, lui, commençait déjà à se poster sur le pas de la porte, en faction. Que voulez-vous?... Pas moyen de l'en empêcher. Je ne pouvais pas m'apercevoir qu'il commençait à être comme il est maintenant. Nous étions tous un peu malades, nerveux... et chacun ne faisait guère attention à la tête des autres... C'était comme une bande de somnambules qui tournaient

autour de lui, agissaient... Et on ne parlait pas... jamais...

Alors le soir, à la tombée de la nuit, ils s'étaient échelonnés dans l'escalier, assis sur les marches, avec leurs fusils entre les jambes, baïonnette au canon, silencieux, le regard, l'âme tendus vers la petite porte d'en bas, écoutant tous les bruits du dehors qui passaient dans la tourmente, prêts à bondir, à foncer tête basse, fous de terreur, sur le premier qui eût franchi le seuil. Il y en avait un, dehors, qui criait qu'il allait entrer.

—Ah! celui-là, mon lieutenant, il a bien fait de ne pas sauter le mur. Quelle boucherie!... Ils l'auraient décheté à ne pas pouvoir en rassembler les morceaux!...

Huit jours, huit nuits, cette angoisse avait duré. Huit nuits qu'on n'avait pu allumer les feux, huit jours de fièvre dans le poste hermétiquement clos où ils erraient, sentant les autres rôder autour d'eux, toujours là malgré l'épouvantable chaleur, le vent de feu qui balayait l'étendue rouge.

—Par un temps pareil, mon lieutenant, de braves gens auraient dix fois gagné la mort. Mais ça... cette vermine... jamais!... Enfin, on a pu vous passer une dépêche. Par exemple ç'a été un vrai tour de force pour ceux de l'Ahmar-Kaddou de la recevoir. Dans la lunette on voyait leur feu gros comme une piqûre d'épingle... On y a mis le temps. Nous étions trois, là-haut, sur l'échelle. Regardez. La planchette qui porte l'appareil est étroite, juste pour lui. Ce n'était pas facile de la reculer... Cependant il le fallait absolument; les autres s'étaient mis à tirer à la lucarne dès que la lampe avait été allumée. Et si une balle avait brisé la lentille, nous étions perdus... C'est égal, je peux bien vous dire, mon lieutenant, que depuis ce moment on a eu du chagrin, allez beaucoup de chagrin. C'était pour vous qu'on craignait maintenant. Mais vous êtes là... vous voilà... Ah! mon lieutenant!...

Et le petit caporal s'affaissa, tomba sur une chaise.

(1) Ollendorf, Paris, Reprod. interdite.

Lui qui n'avait pas pleuré durant ces huit jours passés, il pleurait maintenant que tout était fini, devant Pierre, comme un enfant. Pendant ce temps, un à un, silencieux, les hommes étaient montés et se tenaient debout, au long du mur, en face, ne se lassant pas de le dévisager. On leur avait dit que Pierre était arrivé sain et sauf, et ils ne pouvaient en croire leurs yeux. Leurs faces pâles, ravagées, grimâçaient parfois ; un reste de fièvre, de ce cauchemar d'où ils sortaient à peine...

Une tristesse inconnue et qu'il ne se serait cru jamais capable de supporter, l'étreignait lentement, montait, montait en lui, immense, crevait en son cœur.

Ce n'étaient pas des êtres vivants, cela, mais des fantômes, des ombres, qui avaient été des hommes et où passait encore un peu de vie, et le reflet qui vacillait en eux en était si lointain, si frêle, qu'il n'osait pas bouger, les appeler, aller à eux, de peur de les voir tomber évanouis à ses pieds, tant, en cette minute, l'émoi qui les tenait tous semblait extrême et douloureux.

Enfin, il se domina, se reprit, parla doucement, chercha dans son âme les choses les plus tendres et les plus sincères, celles qui consolent, celles qui affirmaient le mieux son affection, son dévouement.

Il dit leurs noms, leur tendit une main où leurs pauvres mains fébriles se posèrent tour à tour et il souriait, voulant les voir sourire. Comme cela lui aurait fait du bien ! Mais ils ne pouvaient pas. Les lèvres minces, décolorées, frémissaient, parfois, s'entr'ouvraient un peu, mais aucun son ne sortait des gorges serrées, aucun sourire, aussi chétif fût-il, n'éclairait ces visages amaigris, ces regards effrayants gardés dans la fixité de l'épouvante qui les avait pliés sans pitié huit jours durant.

IX

Il aurait pu repartir, fuir dès le soir même ce petit poste d'évouante et de fièvre perdu entre le ciel en

feu et les sables rouges, d'où l'air surchauffé s'élevait parfois en de brusques envolées, tandis que de grandes flammes vacillantes fermaient l'horizon, les entourant de toutes parts.

Partir!... Ce n'eût plus été lui. Au contraire.

Et au souvenir de son père expirant dans la ferme de Sainte-Marie-aux-Chesnes, comme lui il murmurait : Mes enfants!... ce sont mes enfants et je me dois à eux... Oui, père, vous aviez raison... Je ferai comme vous.

Quand ils furent partis, Pierre, réfléchissant, s'aperçut qu'il en manquait un. Il descendit. ...

Lorrain était toujours là sur le seuil de la petite porte, les yeux fixes, obstinés. A la voix de son lieutenant, machinalement il se leva, prit quelque temps une attitude respectueuse, mais à tout ce qui lui était dit, il ne répondait pas. Entendait-il seulement?... Après, il reprit sa pose, son éternelle faction, comme si rien n'eût été changé autour de lui. Alors Pierre affecta de se promener dans la cour, insouciant. Mais il n'aurait pas longtemps à le faire, le soleil envahirait bientôt cette face. Tout était redevenu silencieux, le petit poste blanc avait repris sa vie somnolente. Les hommes avaient regagné leurs chambres closes et recommencé leurs siestes interminables.

Autour de lui, il n'y avait plus rien qui eût vie, rien que ce pauvre fou qui le regardait de ses grands yeux de fièvre mais ne le voyait pas réellement, la pensée absente, détraquée.

Cependant, depuis un moment, il y avait quelqu'un dans l'escalier qui montait, descendait, scandant ses pas. Cela allait comme une machine d'horlogerie bien réglée ; à peine un repos, parfois, de quelques secondes. Et puis, les mêmes pas lourds sonnaient sur les marches en bois, dans l'ombre, là-haut, remontant, redescendant...

Il rentra. Sur le palier du premier étage un homme s'effaça pour le laisser passer.

—Eh bien! Guillaume, dit-il. Où allez-vous?

—Moi! je descends... On m'appelle.

—Ah! fit Pierre simplement, et il continua.

Arrivé au palier du second, il s'assit sur la dernière marche, pour voir. Sous lui, toujours l'homme montait et descendait. Quand il s'arrêtait, il s'essuyait le front d'un revers de main brusque, comme un tâcheron ayant accompli un dur travail ; il soufflait, puis murmurait : "Ah! mon Dieu!... Ah! mon Dieu!..." d'une voix sourde, cassée. Et il recommençait.

—Il vaut mieux les laisser tranquilles, avait dit le caporal. Vous verrez. Ça passera.

Cependant, au milieu de la journée, n'y tenant plus. Pierre revint s'asseoir sur cette marche et comme l'homme arrivait, il l'appela. Il dut répéter son nom, très haut, prendre un ton de commandement.

Alors Guillaume s'arrêta en face de lui, deux marches plus bas, hébété.

—Mon lieutenant?...

—Asseyez-vous là, à côté de moi.

L'homme tomba comme une masse, et aussitôt mit sa tête dans ses mains.

Alors Pierre s'ingénia, lui dit tout ce qui lui passait par l'esprit, accrochant les idées les unes aux autres sur le dernier mot tombé. Quel était son pays? Comment labourait-on chez lui? Savait-il bien tracer le sillon et conduire ses grands bœufs roux?...

Et à cette évocation du pays, Guillaume, peu à peu, avait relevé la tête, écoutant comme en un rêve cette voix de son chef qui s'était faite très douce pour l'émouvoir, pour mieux gagner le chemin de son cœur, si gros, si triste...

La voix, encore un peu frêle, incertaine, il osa parler.

Son pays, à lui, c'était le Périgord. Là-bas, en plein au milieu des grands bois de châtaigniers il y avait la ferme où il était né, où les siens vivaient encore. Les champs se cachaient en un ravin déboisé,

bordaient une petite prairie étroite que traversait un ruisseau.

C'était un endroit sauvage, à l'écart de tout chemin, loin de tout village... Ce n'était pas gai... C'est égal!... on y était mieux qu'ici.

Disant cela, il s'était levé, avait regardé avec effroi les grands murs qui l'enserraient. Et il allait se précipiter, descendre, recommencer sa tâche, désolé, ayant peur, une peur que rien ne raisonne. Ce n'était pas tant la chaleur qui l'inquiétait. C'était ce silence énorme qui les enveloppait, cette beauté de la terre et du ciel, si douloureuse, si tragique à la longue, et puis cet infini des horizons bleus, des mêmes horizons immuables...

—Et Pierre avait dû recommencer à lutter, à le raisonner, à lui reparler du pays, de ceux qu'il aimait. Dans l'ombre rouge sa face tressaillait, le regard aigu des grands yeux de fièvre s'adoucissait. C'est que depuis le temps qu'il errait dans ce Sud, parmi eux, Pierre avait appris les mots nécessaires. Il savait leur dire mille riens, et toutes ces choses chères que l'on aime et qu'on ne peut se lasser d'entendre.

Et eux, c'étaient encore des enfants, surtout dans les moments de douleur.

La nuit venue, Pierre fit allumer toutes lampes, quelque temps on parla avec El-Berd et avec l'Ahmar-Kaddou, et de bien loin, de Tug-gurth comme de Biskra, on recevait les souhaits affectueux des camarades des autres postes.

En bas, la grande porte était restée close, non par peur, mais à cause de Lorrain qui était toujours là, plus calme cependant. On avait relevé la couverture clouée sur la fenêtre. On verrait bien si les Joyeux étaient encore à rôder par les dunes.

La veillée allait ainsi.

Pierre savait l'animer, s'ingéniait. Ils parlaient, eux aussi, disaient leurs souvenirs, ce qu'avaient été leurs vies, ce qu'elles seraient après, ce qu'ils voulaient faire. L'un d'eux, qui avait fréquenté tous les "poulaillers" de la capitale, serait acteur. A l'appui de quoi, il débitait

des tirades rapides, féroces, d'une haleine. Un autre murmura, en son patois, une chanson de chez lui.

Vers la fin de la soirée, comme la porte donnant sur l'escalier était restée ouverte, on vit passer sur le seuil, se profiler dans le noir, la tête pâle de Lorrain. Mais il n'osait pas encore entrer franchement. Accoudé sur la dernière marche, il regardait de ses grands yeux noirs si douloureux, étonné de cette joie revenue chez ses camarades. Pourquoi ces rires, alors qu'il souffrait tant, lui?

Il ne se coucha pas. Au milieu de la nuit, Pierre le trouva encore en faction, en bas, replié sur lui-même, accroupi sur les marches. Cependant, le jour suivant, il se départit un peu de sa rigidité d'allure. Il revint au milieu de ses camarades, parla. Et comme si le son de leurs voix était chose nouvelle pour lui, il les regardait profondément, semblait beaucoup réfléchir.

Le soir, quand tous se trouvèrent réunis dans la salle des appareils, il n'était pas là. On l'aperçut errant dans la cour, faisant le tour du poste, s'arrêtant chaque fois qu'il passait qu'il passait devant la grande porte, l'oreille collée à la serrure. On reprit les souvenirs de la veille, on recommença à conter les choses apprises ou lues. Et, comme on était bien parti à rire, voici qu'il reparaisait, debout dans le cadre noir de la porte. Une chaise était là, à portée de sa main. Il l'attira, s'assit. Et ce fut fini.

Ce soir-là, peu à peu, son regard reprit son calme d'avant, puis il se tourna vers Pierre qu'il semblait réellement apercevoir, découvrir pour la première fois.

(à suivre)



POUR VOUS SERVIR MESDAMES

Nous vous offrons un service de Pharmacie à des prix réduits tout en maintenant la qualité des produits et le service prompt et sûr qui caractérise les

LES 4 PHARMACIES

Henri Lanctot

Nourriture pour Enfants

Nestle's Food	36c
Allenbury's Food	45c et 85c
Horlicks Malted Milk	45c et 85c

Toniques, etc.

Sirop Roche au Thiocol	\$1.25
Vin Vial	1.15
Quina Laroche	1.35
Q. inum Lafarraque grand flacon	1.75
Carnine Lefranq	\$1.75 et \$3.25
Seidlitz Chanteaud49

Chocolats de Lowney, de McConkey

Pour vos prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos quatre pharmacies vous assurent leur bonne expérience.

Coin Ste Catherine et St-Denis

Coin St-Laurent et Prince Arthur,

447 St-Laurent, pres De Montigny,

Nouvelle pharmacie :

Coin St-Denis et Square St-Louis

“ DIOZO ”

Le merveilleux désinfectant proprement mis en petites boîtes magnifiques d'aluminium, qui contient une matière antiseptique connue pour être le désinfectant et le destructeur de mauvais ses odeurs le plus puissant sur terre, d'une odeur toujours agréable et détruisant les germes des maladies microbiennes, prévient la contagion, chasse les mites de vos gardes robes, chasse les cancrelas, la vermine et les souris, etc, etc. Vendeuses et vendeurs demandés pour Montréal et toutes les autres villes du Canada.

Echantillons envoyés sur réception de \$1.25
S'adresser à

N. PAQUETTE, Agent général,
1800 Ontario Est Montreal

Decouverte Merveilleuse

Guérisons Radicale,
sans Opérations,

DES TUMEURS!

Cancers, Loupes, Kystes, Signes, Verrues, Etc.
CONSULTATIONS GRATUITES

MME SOTTIAUX,

Herboriste Français.

998B, Rue St-Denis, Montréal.
Certificats fournis sur demande.

UNE... MERVEILLEUSE DECOUVERTE

— LISEZ CECI : —

C'est dans votre intérêt : Pour cette raison, une dame après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussit à découvrir un remède infailible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et la surnommé

“ LA JOIE DU PEUPLE ”

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé “La joie du peuple”, que “Madame Séguin” m'a vendu pour la maladie du “Foie” et des “Rognons” dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendu à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Séguin qui m'a rendu à la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Séguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Séguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvilliers, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

En vente dans toutes les Pharmacies et Magasins Généraux.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heure du Bureau :

de 8 à 10 a. m. — de 7 à 10 p. m.



CHAMBRE DU
RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL,

Montréal, 30 Mars 1897

*D'après les informations
prises à bonne source je n'hésite
pas à recommander M^{lle}
Victoria Seguin comme digne
de toute confiance. Ses
Amis sont considérés
comme officieux pour ce
genre de maladies.*

*Blanche Montigny
Recorder de la Cité de
Montréal*

DÉPOT PRINCIPAL :

412 Rue Cuvillier, près Ontario,
HOCHELAGA.

Mme V. SEGUIN.

N'oublions pas que tous les Canadiens ont le devoir d'encourager la littérature nationale et que c'est être patriote que de déboursier quelques dollars par an dans ce but. La Librairie Nationale, Casimir Hébert, 200 rue Saint-Denis, Montréal, est la seule librairie au Canada s'occupant exclusivement des œuvres du terroir. Elle mérite l'encouragement de tous et compte que ces efforts pour la diffusion des œuvres canadiennes trouveront un écho dans votre cœur et que votre patriotisme se traduira par une commande. Demander un catalogue. LIBRAIRIE NATIONALE, CASIMIR HÉBERT, directeur, 200 RUE ST-DENIS, Montréal.

Librairie Nationale

200 rue ST-DENIS

Coin Ste-Catherine, MONTREAL

Casimir Hébert,

Libraire Expert, Éditeur,
Commissionnaire

Vient de paraître :

DOUCET (Louis-Joseph). — "La Chanson du Passant". — Poésies canadiennes, 1 vol. in-8 de 112 pp. Prix: 0.60, franco par la poste: 0.67.

C'est le premier volume publié par la Librairie Nationale et voici l'appréciation qu'en fait un poète déjà connu :

"Dès son premier livre de vers, M. Louis-Joseph Doucet se révèle un des meilleurs poètes de chez nous. "La Chanson du Passant", est une page d'art franchement "originale ajoutée à la jeune littérature canadienne."

(ALBERT FERLAND de l'École littéraire de Montréal.)

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur

Coin des rues Ste. Catherine et Beaudry Tel. Bell Est 173 Marchands 520

Semaine du 23 Nov.

"La Porteuse de Pain"

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

L'ÂME SOLITAIRE

Poésie par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe imprimé à Paris.

- 1 volume 7 1-2 par 5, broché..... 88c.
- " demi relieure chagrin..... \$1.35
- Pleine relieure, veau souple, rouge, tranche rouge..... 1.40
- Demi relieure, morceau..... 2.10
- Demi relieure, marocain poli, avec coin tranche dorée..... 2.10
- Demi relieure, amateur chagrin, avec coins, tranche dorée..... 1.85
- Pleine relieure, chagrin, 1er choix, tranche dorée..... 2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité Limitée)

256, rue St. Paul, Montréal.



Nos dents sont très belles naturelles, garanties.
DENTIER
FRANCO-AMERICAIN
(incorporé), 162 rue St.-Denis, Montréal:

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette,

Gants cheveau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVES STORE

431, RUE STE-CATHERINE Ouest
PHONE UP 1068

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal

DE LA GARDE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a. m., a7.45 p. m.
TORONTO, CHICAGO, b8.45 a. m. a10.00 p. m.
OTTAWA, b8.35 a. m., a10.10 a. m., c8.55 a. m., b4.00 p. m., a9.50 p. m., a10.15 p. m.
SHERBROOKE, b8.25 a. m., b4.30 p. m. d7.25 p. m.
HALIFAX, ST-JOHN, N.-B., d7.25 p. m.
ST-PAUL, MINNEAPOLIS, a9.50 p. m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.10 a. m. & a10.15 p. m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b9.00 a. m. à 2 p. m. à 11.30 p. m.
TROIS-RIVIERES, a9.00 a. m., a 2.00 p. m., b5.10 p. m. à 11.30 p. m.
SHAWINIGAN, FALLS: b2.00 p. m.
OTTAWA, b8.30 a. m., b6.00 p. m.
JOLIETTE, b8.20 a. m., 9.00 a. m. b5.00 p. m.
ST-GABRIEL, b9.00 a. m., b5.00 p. m.
STE-AGATHE, b8.45 a. m., c9.15 a. m. (1) 1.30 p. m. b4.00 p. m.
NOMININGUE, R. 8.45 a. m., c9.15 a. m., b4.00 p. m., [a] Quotidien, [b] Quotidien, excepté les dimanches, [c] Dimanche seulement, [d] Quotidien excepté le samedi, (1) Samedi seulement, (R) Lundi, mercredi et samedi.

A. E. Lalande, agent des passagers pour la ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

BILLETTS DE PASSAGE SUR STEAMERS.

Synopsis des Réglements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

Toute section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest: excepté les lots 8 et 26; non réservés; pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils fille frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous:

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte, quant à la résidence, pourront étre remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propiétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père—ou la mère si le père est décédé—de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront étre remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

4 Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées au routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,
Sous-ministre de l'intérieur.
N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Pourquoi devient-on Tuberculeux?

Parce qu'on ne tient pas compte d'un rhume de cerveau.

Parce qu'on néglige un rhume de poitrine.

Parce qu'on ne soigne pas une bronchite.

Parce qu'on ne sait pas préserver, aseptiser, antiseptiser tes voies respiratoires.

Parce qu'on ne connaît pas ou qu'on n'emploie pas les

CAPSULES CRESOBENE

Avec les CAPSULES CRESOBENE on empêche les rhumes de cerveau de tomber dans la poitrine. On calme la toux de la grippe ou de la bronchite, dont on cicatrise les lésions, terrains propices aux bacilles. On donne de la respiration aux Asthmatiques, aux emphysémateux. On préserve ses voies respiratoires de l'invasion microbienne en aseptisant l'arbre aérien jusque dans ses ramifications les plus intimes.

Les CAPSULES CRESOBENE possèdent une efficacité prodigieuse et opèrent des guérisons merveilleuses.

Que de temps gagné! Que d'ennuis supprimés! Que de catastrophes évitées! Par l'emploi de ce merveilleux produit.

En vente dans toutes les pharmacies. Prix, 50c. le flacon.

Dépôt général: Pharmacie Décarý, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal. (No. 2)

LOTION. . . .

"SAPHO"

HYGIÈNE DE LA TÊTE

INSECTICIDE . . .

"SAPHO"

POUR DESTRUCTION COMPLÈTE DE
TOUS LES INSECTES

THE

Sapho Mfg. Co.

61 ST-GABRIEL,
MONTRÉAL.

Demandez le Catalogue des produits
"SAPHO"



LA GÈNE

Le secret de rire toujours, aussi le moyen de se débarrasser de la gêne, sous quelque forme que ce soit, chez les deux sexes, jeunes ou vieux, de cette gêne qui rend esclave quelquefois, ridicule toujours et vous empêche d'occuper la place que vous

méritez en ce monde. Détails complets envoyés gratis sur réception d'un timbre de 2 cents.

Adressez :
THE DOMINION AGENCY
Dept. 3
107 St. Jacques, Montréal, Qué.

GUÉRISON GARANTIE DE TOUTES les MALADIES des PIEDS

— PAR —

Mme. E. RATELLE, Spécialiste
Successœur du célèbre Professeur E. RATELLE
Maison établie depuis 47 ans.

Traitement Efficace Des
Corps, Oignons; Ongles Incarnés,
Transpiration Etc., Etc.,
MME. E. RATELLE, Pédiçure,
163 RUE ST DENIS, Montréal.

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez :

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrages exécuté à prix modéré.

Tel. Bell Est 1949

SPECIALISTE DIPLOMÉE

Pour

Massages de tous genres

Traitement du Cuir Chevelu,
Massage de la Figure et du Corps.

Résultat Immédiat satisfaisant GARANTI

Sur demande, nous traitons nos patients
à domicile.

Madame A. L. BLATCH,

SPECIALISTE

902 AVENUE ESPLANADE ANNEXE

Près rue Fairmount

MILE END

CIGARETTES



SWEET CAPORAL

fumées
universellement

FOURRURES



Hâtez-vous si vous voulez bénéficier de l'escompte spécial que nous continuerons de donner pour quelques jours encore sur toutes nos marchandises. Nous offrirons entre autres

Manteaux rat musqué dans les derniers styles à de très bas prix.

Manteaux Near Seal depuis.....\$22 50
Haute qualité de Manteaux doublés et garnis de fourrure.....\$45,00
Manteaux Pony de Russie depuis....\$35.00
Cravates et Manchons Near Seal, le set...\$10.00
Cravates et Manchons en écureuil, le set...\$15.00 et plus

O. NORMANDIN,

GROS ET DETAIL

350 BOULEVARD ST-LAURENT,